

Ciné-Bulles

Entretien avec Paul Cox

Françoise Wera

Volume 10, numéro 2, décembre 1990, février 1991

URI : id.erudit.org/iderudit/34151ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

ISSN 0820-8921 (imprimé)
1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Wera, F. (1990). Entretien avec Paul Cox. *Ciné-Bulles*, 10(2), 13–15.

Tous droits réservés © Association des cinémas parallèles du Québec, 1990

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

« Discuter de la condition humaine avec profondeur est devenu un acte politique. »

Paul Cox

par Françoise Wera

Sans doute le cinéaste australien le plus connu, à l'oeuvre très personnelle, Paul Cox est venu présenter son dernier film **la Chevelure** lors du dernier Festival des films du monde. Un beau film où l'on retrouve plusieurs thèmes chers à l'auteur, les obsessions, la solitude, la mémoire, la beauté des objets d'art, l'amour et la passion.

Ciné-Bulles : *Vous avez été photographe pendant de nombreuses années avant de faire du cinéma. Comment travaillez-vous avec votre directeur de la photographie ? Lui laissez-vous beaucoup de liberté ?*

Paul Cox : Je fais plusieurs répétitions avec les acteurs puis je travaille moi-même avec la caméra, sans personne d'autre, seulement les acteurs et moi. Je prépare les plans, je positionne la caméra, généralement une caméra mouvante, et souvent on fait tout dans un seul plan. Je ne crois pas beaucoup aux coupes, sauf dans des endroits restreints ou pour faire ressortir un point. Les plans de coupe sont une solution de facilité ; je ne coupe jamais une scène. Ensuite, j'appelle l'équipe, on fait la mise en place et on tourne. Mais je m'occupe de tout, il n'y a pas un plan que je n'aie préparé moi-même. C'est impensable.

Ciné-Bulles : *Et l'éclairage ?*

Paul Cox : Je vérifie tout très soigneusement. Un film comme **Vincent**, je l'ai tourné entièrement seul. Je ne pouvais trouver personne pour le faire, alors je me suis débrouillé. Je suis un technicien assez compétent dans le son aussi, ce qui aide, spécialement dans un gros film où on essaie souvent de vous avoir.

Il y a tant de départements où tout le monde semble être expert. Je ne suis pas un expert mais je vérifie tout soigneusement.

Cependant, si vous questionnez les gens qui travaillent avec moi, ils vous diront que je prends toujours en considération leurs propositions. Mais je sais aussi que faire un film n'est pas un processus démocratique, qu'au bout du compte je dois prendre des décisions et que je suis responsable. Si c'est raté, c'est moi qui suis responsable. J'écoute toujours attentivement mes amis. Je n'accepte pas facilement les conseils mais j'écoute toujours avec attention ! De toute façon je ne pourrais pas tenir sans ce support. Parce que c'est un métier extrêmement solitaire, terriblement solitaire...

Ciné-Bulles : *Beaucoup de cinéastes rêvent de tourner un jour à Hollywood. Est-ce aussi un de vos rêves ?*

Paul Cox : Je ne pourrais jamais accepter une offre de travailler à Hollywood. Je deviendrais fou, je deviendrais un meurtrier ! J'y suis déjà passé pour écrire des textes, des scénarios, mais je n'aurais pas voulu faire plus. À Hollywood, leur seule idée est de faire un produit avec ce moyen de communication qui est si cher, si important, si crucial pour la survie de ce vingtième siècle. Quand j'entre dans une librairie et que je vois des centaines de livres de cuisine contre un seul livre décent sur le cinéma ! Pourtant les gens passent, disons, une heure par jour



Filmographie de Paul Cox :

- 1972 : *The Journey*
- 1975 : *We Are Not Alone My Dear*
- 1976 : *Illuminations*
- 1977 : *Inside Looking Out*
- 1978 : *Kostas*
- 1981 : *Lonely Hearts*
- 1983 : *The Nostradamus Kid*
- 1983 : *The Man of Flowers*
- 1984 : *My First Wife*
- 1986 : *Cactus*
- 1987 : *Vincent : the Life and Death of Vincent Van Gogh*
- 1989 : *Island*
- 1990 : *Golden Braid (la Chevelure)*

Golden Braid (la Chevelure)



Chris Haywood dans *Golden Braid*

à manger, alors qu'ils passent plusieurs heures à regarder des images qui bougent. Savoir cela, comprendre vraiment le pouvoir et la responsabilité qu'on a de faire des choses qui feront réfléchir les gens, qui leur donneront peut-être l'envie de joindre à nouveau la race humaine, c'est un défi enivrant. Mais il faut travailler à l'encontre de ces sinistres imbéciles qui dirigent l'industrie du cinéma !

Ciné-Bulles : Est-ce facile pour vous de travailler en Australie ?

Paul Cox : Pas vraiment non. Même si le gouvernement de Victoria est bon pour moi, je crois qu'il serait plus facile en ce moment de travailler en Europe. Il me semblerait normal de recevoir une aide automatique chaque année ; j'ai fait 14 ou 15 longs métrages rentables, je ne devrais pas avoir à recommencer chaque année à prouver qui je suis. D'autant plus que je ne demande jamais beaucoup avec des budgets d'au plus un million de dollars. Ce qui est d'ailleurs, encore une fois, anti-consommation. Cela ne leur plaît pas parce que les films devraient coûter au moins quatre millions de dollars.

Tous mes films ont été faits plutôt rapidement et sans trop d'argent, mais j'ai toujours insisté pour qu'ils soient techniquement bons. Comparé à un grand nombre de films, il est difficile de trouver des défauts techniques à **la Chevelure**. Prenez **Rain Man**, je ne comprends pas comment les gens peuvent aimer ce film qui est tellement... On prétend décrire une relation humaine, mais c'est de la foutaise, c'est trop américanisé et les acteurs ne me touchent pas. **Rain Man** est un film d'environ 24 millions de dollars mais très mal monté, très mal tourné, sans concept, sans vision, sans conception du monde. Un film insensé !

La Chevelure est une oeuvre d'art beaucoup plus réussie, en termes de technique cinématographique, que **Rain Man**. Mais ce n'est pas le genre de film qui compte, ce n'est pas comme cela que l'industrie fonctionne. Faire des films qui essaient de pénétrer un peu le psychisme ou de discuter de la condition humaine avec profondeur est devenu un acte politique parce que cela va à l'encontre du système de consommation. Il faut livrer une bataille énorme pour obtenir le financement. L'ironie de la chose, c'est que mes films sont toujours rentables, malgré toutes les tricheries qui peuvent avoir cours dans la distribution ou ailleurs. En fait, je suis sans doute le cinéaste le plus commercial ! Parce que je fais un film par année et même si ces films sont complète-

ment fous et remplis de mes obsessions, ils touchent assez de gens dans le monde pour être rentables. Ce sont donc des films commerciaux. Peu de films d'Hollywood rapportent l'argent qu'ils ont coûté...

Ciné-Bulles : *Quand vous regardez les films que vous avez faits, avez-vous l'impression d'avoir une oeuvre derrière vous ?*

Paul Cox : (rires) J'ai toujours l'impression que je ne sais à peu près rien. Chaque fois que je commence un nouveau film, je me vide complètement de tout ce que je sais et me retrouve comme un enfant. Je m'assois sur le plateau, je regarde les murs et j'essaie de les voir vivre grâce au monde que je suis en train d'imaginer. Je me sens très vulnérable mais je repars à zéro.

De toute façon, si l'on n'a rien accompli, cela n'a pas d'importance. On m'a souvent demandé à un moment de ma vie ce que cela me faisait d'être célèbre ou du moins d'avoir réussi. Je crois vraiment que le succès est à l'intérieur de soi-même. Si on se dit : « Mon Dieu, ils pensent que je suis vraiment bon, ils m'ont donné un prix pour ceci ou pour cela », on perd son innocence, sa capacité de recommencer, de redevenir un enfant.

Ciné-Bulles : *Parlons de la Chevelure. C'est une adaptation d'une nouvelle de Maupassant...*

Paul Cox : Je me suis inspiré, d'une façon très générale, de la nouvelle de Maupassant qui n'a que trois ou quatre pages. C'est l'histoire d'un homme, obsédé par les femmes et le passé, qui trouve une tresse de cheveux dans un vieux secrétaire. Il en tombe amoureux, l'apporte au théâtre, la présente à ces amis et, comme dans toute nouvelle de Maupassant, le personnage devient de plus en plus fou. Je me suis servi de l'idée, de l'obsession pour écrire **la Chevelure**.

Ciné-Bulles : *C'est cette obsession du passé qui vous intéressait le plus ?*

Paul Cox : En partie. Vous savez, je ne vois pas grand avenir pour qui que ce soit d'entre nous. Du moins pas pour le moment, pas dans un monde où on ne peut plus ouvrir les fenêtres par exemple. Nos priorités ont changé et la plupart sont fausses. Je crois que j'ai grandi dans un monde meilleur qui permettait à plus d'individus de respirer. De nos jours, il n'y a plus d'individualité, ou alors elle repose uniquement sur notre consommation. Nous

sommes devenus des consommateurs et nous créons des consommateurs. Je ne veux pas vivre dans un tel monde qui empêche l'individu de prospérer. Quand il n'y a plus d'individualité, il n'y a plus de futur. Parce que le futur est basé sur la peur physique de ne pouvoir obtenir les vraies choses. Le futur devrait nous donner la liberté, la liberté de l'esprit. Ce que nous n'avons pas.

Il y a, dans **la Chevelure**, plusieurs niveaux qui touchent ces questions. Le héros a le respect du passé qui lui a donné forme et substance. Il peut être un obsédé, un excentrique, mais il respecte certaines choses. Par exemple, si un homme indifférent à la beauté ou aux antiquités avait acheté le vieux secrétaire et trouvé la tresse de cheveux, il l'aurait aussitôt jetée à la poubelle. Tandis que pour mon héros, la tresse devient une relique sacrée qui représente l'amour. Qui était la femme à qui appartenaient les cheveux ? Quelles étaient ses passions ? Qui étaient ses amants ? Quelle était sa vie ? Quelles merveilleuses questions sont soulevées par cette trouvaille ! Le consommateur, lui, aurait jeté ce vieux truc mité à la poubelle ! Le passé est la seule réalité que nous ayons, le présent passe trop rapidement.

Ciné-Bulles : *Mais dans votre film c'est quand même l'amour qui gagne, le présent finit par prendre le dessus.*

Paul Cox : Bien sûr, parce qu'on ne peut vraiment apprécier correctement le présent que si on a eu un certain respect, une certaine compréhension du passé. C'est comme étudier l'histoire. Il est important pour un peintre de connaître l'histoire de la peinture. J'ai enseigné à des étudiants aux États-Unis et en troisième année de cinéma les étudiants ne savaient même pas qui était Bunuel ! Ils ne connaissaient que Spielberg, **Die Hard** et **Gremlins**. C'est cela la mort...

Mais, malgré tout cela, je ne suis pas vraiment un pessimiste. Sinon, je n'aurais pas continué envers et contre tous pendant ces années. Je fais encore des films. Pour trouver de l'argent et faire des films complètement personnels, il ne faut pas être pessimiste. D'une certaine façon chacun de mes films donne un message d'espoir. Je crois que la vie, en dépit de tout, doit rester un acte d'amour. J'y crois désespérément. Mais pour protéger son âme pendant les profondes dépressions qui règnent entre chaque film, il faut avoir une certaine dose de cynisme pour cacher sa peine, ses désillusions et désappointements. Je suis probablement un terrible cynique... ■

*« Qu'est-ce que l'art ? C'est une question à laquelle on n'a jamais vraiment répondu. Je crois que l'art est vision et bonté. Parce qu'à travers la vision vous découvrez l'origine divine de la vie dans le sourire d'un enfant, dans une goutte de pluie, dans le ciel et dans l'univers. C'est cette origine divine qu'on moule dans quelque chose. La bonté ne pense pas immédiatement au futur. Les enfants ont plus de sens pour moi que les adultes. Ils ont un sens de l'être, un sens de la liberté et aussitôt qu'ils sont moulés par notre société, ils disparaissent. »
(Paul Cox)*